

Nyra, une jeune immigrante, a des idées suicidaires. Dans quelques jours, elle doit rejoindre sa famille et épouser son fiancé dans son pays d'origine, le Nyrabec (pays fictif). Elle est tiraillée entre sa peur qu'on lui fasse du mal si on apprend qu'elle a perdu sa virginité et, d'autre part, son désir de revoir les gens qu'elle aime.

1^{er} appel: Un retour au pays dans la peur ?

Ça devait être l'été d'il y a deux ans. Ce matin-là, j'arrivais au bureau avec mon café et commençais à examiner les dossiers qu'on m'avait déposés afin d'en faire le suivi. Il s'agissait d'une jeune fille, Nyra, avec des idées suicidaires, qui devait quitter Montréal pour rentrer dans son pays d'origine quelques jours plus tard. D'une part, elle avait peur des conséquences suite à la découverte de sa perte de virginité – d'autant plus qu'elle devait retrouver son fiancé – et d'autre part, elle désirait les revoir, car elle les aimait, tout simplement.

Assise devant le bureau, avant de l'appeler je réfléchissais déjà à introduire l'approche interculturelle dans mon intervention. Cette approche a fait ses preuves. L'intervention en prévention du suicide, en intervention de crise, l'approche orientée vers les solutions ont aussi fait leurs preuves. Fusionner les deux ensembles peut très bien fonctionner, mais il y a peu de recherches à ce sujet. SAM est le premier centre de prévention du suicide à le faire. Lorsque je l'ai appelée, au début, c'était comme si elle allait être malheureuse peu importe ce qu'elle choisissait de faire : « si je reste à Montréal, il va falloir que je fasse des démarches pour renouveler mon visa ou avoir un certificat ou quelque chose pour pouvoir rester ici plus longtemps. Mais en même temps, je ne sais pas si ça me tente. Je pense qu'il n'y a pas grand-chose pour moi ici. Mes études sont terminées. Si je retourne là-bas, ça va être aussi *plate* qu'ici, même pire. » J'avais le travail de lui montrer d'autres options que le suicide. Elle m'expliqua alors qu'elle devait retrouver son fiancé dans son pays, mais qu'elle n'était plus vierge et que, pour ça, sa famille pourrait lui faire du mal.

Il fallait alors vraiment lui démontrer que j'étais là pour elle, peu importait ce qu'elle déciderait de faire : « Tu peux rester à Montréal et avoir une façon d'être heureuse et tu peux également retourner dans ton pays et tenter certaines choses là-bas pour être heureuse aussi. » Elle voyait que je voulais l'aider et trouver des solutions, peu importait quoi : « On se doit de te protéger en ce moment. Pas juste des idées suicidaires, mais de ce que tu pourrais vivre dans ton pays. Moi, je vais faire en sorte que personne ne te fasse de mal. Il y a des ressources qui existent ici qui pourraient t'aider. »

Récit recueilli dans le cadre du projet « Pratiques d'intervention novatrice dans les organismes d'aide aux nouveaux immigrants: expérimentation d'une démarche réflexive de « récits de pratique ». CRSH 2010-2012. Par Catherine Montgomery.
© Équipe METISS, CSSS de la Montagne



METISS

Migration et ethnicité dans
les interventions en santé
et en services sociaux

Je sentais qu'elle voulait quand même retourner dans son pays parce qu'elle était attachée à sa famille. Je sentais aussi quelque chose du style : « advienne que pourra, si je meurs, je meurs, si je me fais battre, je me fais battre, si je me suicide, je me suicide. » Je lui disais que je n'acceptais pas ça : « Je n'accepte pas que tu te suicides, je n'accepte pas que tu te fasses du mal ou que quelqu'un d'autre te fasse du mal. » Je voulais nourrir autre chose. Elle avait une grande partie d'elle qui souhaitait mourir, qui acceptait la fatalité de la situation. Et moi, je ne voulais pas alimenter ça, je voulais nourrir la petite partie qui désirait vivre.

Ce n'est pas parce que je suis nyranaise que je pense au suicide!

Je lui posais des questions par rapport à sa culture, mais en sous-entendant quasiment que sa culture l'amenait à penser au suicide. Et à un moment donné, elle m'a dit: « Non, c'est pas pour ça que je pense au suicide. » J'étais donc tombée dans ce piège-là, un piège dans lequel les gens tombent parfois. Un piège du type: « À cause que t'es d'une certaine culture, t'es plus porté à être en dépression ou à faire des crises ou à penser au suicide. » J'ai lâché prise en entendant son ton de voix au début de l'appel et en ressentant son ouverture, mais je dirais que j'ai encore plus lâché prise lorsque, justement, elle a réagi fortement. Elle m'a dit quelque chose comme: « Regarde, c'est pas parce que je suis nyranaise que je pense au suicide! » On aurait dit que même si sa famille, tout ça mélangé à sa culture lui faisait vivre des choses difficiles, de la détresse, et que ça l'amenait à penser au suicide; ce n'était pas eux la cause; c'était un ensemble de facteurs. Je la sentais réagir fortement donc je me suis sortie de ce piège-là et j'ai plus posé des questions naturellement, sans trop être « Parle-moi de *ta culture*, parle-moi de comment ça fonctionne dans *ta culture* ». Non, je lui posais des questions en lui disant: « Je ne comprends pas, est-ce que tu peux m'expliquer? » Je ne disais pas: « Dans *ta culture*, ça fonctionne comme ça? »

À un moment donné, quelqu'un devient *écœuré* de ce type de questions, alors je ne suis vraiment pas rentrée là-dedans. Mais je restais quand même dans l'interculturel en essayant de comprendre, de m'adapter, de connaître les façons de faire de sa famille, de son pays d'origine. En posant des questions plus ouvertes, moins précises, ça lui a permis de parler davantage. Dans le fond, elle répondait, elle me donnait l'information que je voulais sauf que je l'obtenais différemment, sans la faire réagir. C'est à ce moment-là que l'intervention et le lien de confiance sont devenus assez forts.

Une complicité pour vivre

Quand elle m'expliquait ça – son pays d'origine et comment ça se passait – j'ai pu mieux comprendre sa détresse. Elle était devenue la professeure qui m'expliquait, à moi son élève, comment ça fonctionnait. Elle me disait qu'il y avait beaucoup d'assassinats de jeunes femmes et de disparitions au pays. « Il y en a plus qu'on pense dans un contexte où ce sont des crimes d'honneur. La famille n'est pas d'accord avec certaines pratiques des jeunes filles, donc elles disparaissent, se font tuer. C'est la honte et elles se font battre. » Il n'y avait pas de mécanisme protecteur en termes de ressources, selon ce qu'elle me disait. Du moins, elle ne voyait pas quelles ressources pourraient la protéger. Elle disait que même le médecin qui allait l'examiner pour savoir si elle était vierge n'était pas tenu à la confidentialité. Il pouvait dire aux parents qu'elle n'était plus vierge et ce serait la fin pour elle.

Je pense qu'à ce moment-là j'ai été très transparente en disant: « My god! ». C'était elle la profes-

seure qui vulgarisait les choses pour moi et je ne voulais pas faire ma professionnelle très centrée sur mes approches. Je voulais vraiment rester très humaine dans tout ça et lui montrer comment je me sentais. J'ai dit: « Nyra, je vois pourquoi tu vis autant de détresse en ce moment. Je ne pensais pas que c'était comme ça, je n'avais aucune idée que c'était comme ça et je suis encore plus inquiète pour toi; de là l'importance qu'on continue de se parler. J'aimerais même ça contacter des ressources pour toi et te mettre en lien avec, si tu me permets. » C'était près de la fin de semaine qu'on s'est parlé et elle devait retourner au Nyrabec le lundi ou le mardi suivant.

Accepter une partie de ce désespoir et le comprendre

Chez les gens qui appellent ici et avec qui on parle, il y a souvent un degré de fatalité ou un très grand désespoir. Avec Nyra, même si elle était ouverte à tout essayer, je sentais que l'idée du suicide était encore là, un peu comme si elle acceptait l'aide et qu'elle était reconnaissante, mais que le résultat n'allait pas changer, que ça allait rester le même. « Merci, on verra ce qui arrivera, mais j'apprécie beaucoup. Merci énormément. » On dirait qu'il fallait que je la *brasse* un peu à certains moments pour la réveiller. Ça fonctionnait, mais en même temps, je comprenais le désespoir et je l'acceptais moi aussi. Je ne voulais pas qu'elle « pète le feu » et qu'elle soit en pleine forme, je ne voulais pas nécessairement qu'elle accepte toutes mes idées ou qu'elle soit rayonnante de gratitude et de bonheur. Je pense que ça, c'est important pour nous, en tant qu'intervenants, d'accepter une partie de ce désespoir et de le comprendre, de ne pas demander à la personne d'être plus près de l'espoir tout de suite.

Je lui ai demandé ce qu'elle en pensait et si elle acceptait que je la mette en contact avec quelqu'un. J'étais prête à faire la référence. Je ne voulais pas la laisser appeler elle-même parce que je ne savais pas si elle l'aurait fait. « Nyra, je vais contacter quelqu'un pour toi et je vais faire une référence pour toi et cette personne-là va t'appeler. Tu vas pouvoir te présenter et demander cette intervenante, te rendre sur place vendredi ou samedi. » Elle a accepté et je pense qu'elle a apprécié que je prenne les rênes aussi parce qu'il y a un manque d'énergie parfois.

J'ai terminé l'appel et lui ai dit « Je vais faire ça le plus rapidement possible, donc je vais te rappeler quand la référence va être faite. Je te rappelle bientôt, rappelle à Suicide Action Montréal si jamais tes idées suicidaires reviennent ou si elles deviennent envahissantes, rappelle avant de faire quelque chose de dangereux contre ta vie.» J'ai essayé de faire un contrat de vie: «Est-ce que tu peux me le promettre, que tu vas appeler? » Elle n'était pas certaine, alors je lui ai dit: « Je te fais confiance. Je vais te rappeler bientôt pour te dire ce qu'il en est avec le CLSC (Centre local de services communautaires). » Tout de suite après, j'ai appelé le CLSC.

Une urgence calme

J'ai pris une grande respiration, un verre d'eau et un café. J'ai dit à mes collègues que j'avais une situation particulière, que je devais me concentrer là-dessus. « Je vais devoir contacter certaines ressources pour quelqu'un, rappeler la personne avec qui j'ai un suivi. Je ne serai pas libre pour le moment, je ne pourrai pas aller à la réunion. Si vous avez besoin de quelque chose, est-ce que vous pouvez aller voir quelqu'un d'autre? » Je pense que le mentionner, le verbaliser à mes collègues, c'est l'expression d'une espèce de lien de confiance dans le travail d'équipe. J'ai ensuite appelé le CLSC pour faire la référence et envoyer le document requis – le taper et leur faxer pour qu'ils soient au cou-

rant de l'histoire.

J'étais calme, mais je me sentais dans l'urgence pour travailler plus fort et être active par rapport à cette situation-là. Je me rappelle qu'en rédigeant ce document, j'étais dans l'urgence et en même temps, j'étais en train de taper et ça se passait bien. Je me rappelle que dans ce moment de stress, je me disais que je devais faire ça rapidement. On aurait dit que l'adrénaline prenait le dessus et que, si des fois rédiger un document peut prendre un certain temps, cette fois-là, ça coulait vraiment bien. J'avais tous les éléments en tête. « Il faut que je mentionne ça, il faut que je mentionne aussi le danger qu'il va y avoir, pas juste pour ses idées suicidaires, mais dans son pays d'origine. »

Appel au CLSC

En appelant au CLSC, j'ai parlé à quelqu'un à l'accueil psychosocial, j'ai dit que j'étais une intervenante à Suicide Action Montréal, que j'avais une personne qui vivait une situation urgente et particulière et que j'aimerais faciliter une référence pour qu'elle puisse rencontrer un intervenant ou une intervenante.

Réunion clinique

Après ça, je suis descendue au sous-sol rejoindre mes collègues en réunion pour partager avec eux : « J'ai une situation un peu plus urgente, est-ce que vous pouvez me dire ce que vous en pensez, est-ce que vous pouvez valider ce que je fais? Est-ce que vous voyez quelque chose que je n'ai pas pu voir? » Parce que j'essayais de rester objective et je pensais l'être, mais parfois, dans l'urgence, tu ne vois pas tous les angles et toutes les options. Je pense que c'est là qu'ils m'ont fait réaliser que mes idées étaient originales, créatives ou « pas pires ». Par exemple, j'avais dit à cette jeune femme-là: « Tu peux peut-être donner de l'argent au gynécologue pour ne pas qu'il le dise à tes parents... » On était rendus là, on était des « espions », utilisant des stratégies pour garder le secret. Ce n'était plus des approches normales, ce n'était plus des conseils normaux que je lui donnais. On était vraiment au point de faire des manigances : « Tu pourrais lui donner de l'argent, *you can bribe your gynecologist*, tu peux lui donner une petite enveloppe brune avec de l'argent dedans pour pas qu'il en parle à tes parents. Tu peux aussi trouver un médecin dans une clinique quelque part pour faire – je vais dire ça comme je lui ai dit – recoudre ton hymen. » Elle-même y avait pensé. On a même cherché s'il existait des médecins qui pourraient faire ça. Ce n'était pas une intervention qu'on pourrait qualifier d'orthodoxe.

Je lui disais: « Qu'est-ce qui va être plus sécuritaire pour toi? D'aller là-bas ou de rester à Montréal? Je pense que c'est de rester à Montréal. C'est pour ça que je veux que tu rencontres quelqu'un au CLSC, je veux que tu contactes des ressources ou au moins, prendre plus de temps avant de retourner dans ton pays pour mettre des choses en place ici. » En mentionnant ça à mes collègues, elles ont validé que c'étaient de bonnes idées, mais que la décision lui appartenait. Ça m'a enlevé un certain poids. Je restais objective, mais j'étais quand même dedans. Elles ont validé les « coups » et ça m'a rassurée, ça m'a mise en confiance pour rappeler Nyra et ça m'a enlevé un certain stress.

2^{ème} coup de téléphone : un retour vers l'espoir

Je l'ai rappelée pas longtemps après pour lui parler de ce qui avait été fait avec le CLSC. Je pense

qu'elle était contente que je prenne le temps de faire ça. Je lui ai dit: «J'ai rédigé un document que j'ai faxé avec les informations les plus importantes, les plus pertinentes pour ta situation. Ils acceptent de te rencontrer même si tu te présentes là samedi.» Elle m'a promis qu'elle allait s'y présenter. Étant donné que cette journée-là je travaillais, je lui ai dit : « En fin de journée samedi, je vais prendre de tes nouvelles pour m'assurer que tu y as été. » Je jouais quasiment sa mère spirituelle: « Je vais t'appeler pour être certain que tu y as été et en même temps, tu vas pouvoir me dire ce que tu en as pensé. J'étais limitée dans ce que je pouvais faire si elle décidait de retourner dans son pays tout de suite. Il y avait des choses qui pouvaient être faites si elle décidait de rester à Montréal. Pour ça, il fallait qu'elle prenne le temps d'écouter ce que l'intervenante au CLSC allait lui dire.

3^{ème} appel: elle choisit le retour

Le samedi quand je suis arrivée, j'avais très hâte de reparler à cette jeune femme qui me préoccupait énormément. J'avais hâte et en même temps je craignais d'entendre sa décision. Je redoutais d'entendre : « Je vais retourner chez moi, tout simplement. » Cette journée-là, je ne me demandais non pas comment j'allais lui parler, mais qu'est-ce que j'allais lui dire à la fin de ce contact-là, comment j'allais terminer ça, boucler ça avec elle. Je me disais que si elle décidait de retourner dans son pays, je lui dirais: « Sache que tu as des alliés ici, à Suicide Action, au CLSC, si jamais tu changes d'idée. Si jamais il y a quelque chose, du Nyrabec, tu peux nous appeler ici à frais virés. Il y a des gens qui le font alors j'aimerais ça que tu le fasses; que tu me laisses un message, que tu prennes le temps avec l'intervenant qui va te répondre sur la ligne. » J'avais pensé à ça avant. Et effectivement, j'ai dû dire ça à la fin parce que sa décision était d'y retourner.

Travail de nuances, faire la part des choses

Lorsque j'ai appelé, ça s'est très bien passé. Je la sentais même heureuse, plus calme, comme si elle acceptait, peu importe ce qui allait arriver. Ça, pour moi, ça me parlait également de la réalité des choses. Est-ce que ça va vraiment être si grave que ça, ce qui va se passer? Est-ce que ce sont plus ses appréhensions à elle? J'avais besoin de faire un travail de nuances avec moi-même, parce qu'elle-même m'avait mise dans l'urgence par rapport à cette situation-là. Elle-même acceptait la fatalité de cette situation-là, mais en même temps, à un moment donné, je me posais la question « Est-ce que ça va réellement se passer comme ça ou c'est son anxiété à elle... et mon anxiété à moi également? » Elle était nerveuse, mais elle n'avait pas peur. « J'accepte ce qui va arriver et je ne pense pas que ça va être si grave que ça ». Je me questionnais en mon for intérieur : « Est-ce que c'était réellement si inquiétant que ça, en début de contact, quand tu avais appelé à SAM ou quand tu m'avais parlé? Est-ce que j'avais tant de raisons que ça de m'inquiéter, moi. As-tu fait un gros scénario comme quoi tu allais peut-être te faire tuer? »

Dans son ton de voix, elle n'était pas nonchalante, plutôt le contraire. Elle était moins dans le lâcher-prise et dans l'abandon qu'elle ne l'avait été; je la sentais plus près de l'espoir. C'était une acceptation des choses, mais qui me rassurait parce que ce n'était pas une acceptation fataliste : « Je vais retourner au Nyrabec et je vais mourir et j'accepte mon sort. » C'était plus : « j'accepte que ça risque d'être difficile, mais je pense que ça va bien se passer. » Pour moi, juste le fait qu'elle me parle sur ce ton-là et qu'elle change un peu sa façon de voir ça, c'était rassurant. Bref, j'essaie peut-être aussi de me rassurer en gardant à l'esprit ce qu'elle m'a dit à la fin du contact, en gardant en tête le ton de voix, ses

paroles, ses mots, parce que je n'ai pas eu d'autres nouvelles de cette jeune femme-là.

Fin de l'intervention: vivre sans savoir...

Sachant que j'avais tout fait en mon pouvoir pour aider cette jeune femme, j'étais quand même bien pour le reste de la journée, de ma semaine. Ça ne me préoccupait pas au point où « il faut faire quelque chose de plus, je suis vraiment inquiète pour elle ». Non, je savais que je n'essayais pas de me faire croire des choses non plus. Je voulais vraiment rester objective et garder ce qui était vraiment réel en tête. Je pense qu'une partie de moi avait le cœur serré parce que j'étais encore préoccupée pour elle, mais en même temps, je lui faisais confiance aussi et je faisais confiance à ce qu'on avait fait ensemble comme travail. Elle n'a pas rappelé à ma connaissance, donc je souhaite qu'elle soit encore en vie, je souhaite qu'elle ne se soit pas suicidée.

Une intervention interculturelle de crise suicidaire

Tout ça montre bien à quel point les différences entre les personnes, les cultures, les façons de faire sont importantes à considérer et comment nous pouvons rester fidèles à nous même, à nos valeurs, à nos principes et à nos approches, tout en s'adaptant à l'autre. Je pense qu'elle-même s'est adaptée à moi; c'est pas juste moi qui lui ai posé des questions, c'est elle-même qui me posait des questions. On a appris à se connaître et on était plus près d'un cadre de référence commun, elle était plus près du mien et j'étais plus près du sien. Il y avait un juste milieu là-dedans. Je pense que c'était ça la force de ces contacts et de ce type d'intervention, même si elle a décidé de retourner dans son pays. Je pense que juste ça, ça lui a apporté un grand bien même si ça n'a pas réglé son problème ou ses difficultés. Je pense que ça lui a donné des idées, de la confiance, une espèce d'assurance que des ressources existent et qu'il y a des alliés pour elle à Montréal et aussi, une plus grande connaissance des ressources. Tout ça mis ensemble, ça a été une bonne intervention même s'il y avait encore toujours le risque à la fin qu'elle repense au suicide et/ou qu'elle se fasse battre ou même assassiner à son retour. D'après ce que j'ai senti d'elle à la toute fin, je sentais que c'était plus près de quelque chose de positif, qu'il y avait encore beaucoup d'inquiétude, mais qu'il y avait également quelque chose de plus près de l'espoir, plus près de la nuance. J'ai l'impression qu'elle voyait plus l'autre côté de la médaille et qu'elle faisait plus la part des choses. En y pensant, ça me fait encore de quoi... J'espère qu'elle est bien cette jeune femme, peu importe où elle est. ◆

Un projet de l'équipe METISS, en collaboration avec l'UQAM, le CSSS de la Montagne et son Centre de recherche SHERPA



UQAM

Centre de santé et de services sociaux
de la Montagne

Centre affilié universitaire

SHERPA
Recherche. Immigration. Société.